

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon ATHANASIADES

A propos de la musique de scène d'”Athalie”
- Notes sur Félix Mendelssohn

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 17, p. 79-84

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

A propos de la musique de scène d'« Athalie »

Notes sur Félix Mendelssohn ¹

Les représentations d'« Athalie », données par les étudiants du collège, à la fin de l'année scolaire, ont eu le double avantage de présenter au public un des plus purs chefs-d'œuvre de la tragédie, en même temps que l'œuvre d'un grand musicien. Je suis heureux de trouver dans cette circonstance une occasion de tracer pour les lecteurs des « Echos » les grandes lignes de la personnalité de Félix Mendelssohn, si captivante par sa vie, son caractère, son génie.

Né à Hambourg le 3 février 1809, le jeune Félix témoigne très tôt d'étonnantes dispositions musicales. A neuf ans, il paraît pour la première fois en public dans un trio dont il tient la partie de piano. Dès lors sa réputation est fondée et Henri Heine pourra dire plus tard, en 1822, après l'avoir entendu exécuter un concert de sa composition : « Sauf le petit Mendelssohn qui, de l'avis de tous les musiciens, est un second Mozart, je ne connais aucun musicien de génie à Berlin. » Son père était venu s'établir à Berlin, en 1811.

Si le compositeur cherche encore sa voie, le pianiste est déjà un maître conscient de son autorité. En 1825, un court séjour à Paris lui fait connaître les plus grands artistes de l'époque. De retour à Berlin, il fréquente l'Université et en 1829 il part pour l'Angleterre d'où se répand la renommée du jeune compositeur. Divers voyages en Italie, en Suisse, en France et de nouveau en Angleterre, son pays de prédilection, mûrissent son génie. Nommé directeur de musique à Düsseldorf en 1834, il abandonne bientôt ce poste trop fatigant et accepte la direction de l'orchestre du « Gewandhaus » à Leipzig. Son remarquable talent de chef d'orchestre, sa vaste culture musicale et sa personnalité d'artiste créateur firent rapidement

(1) Références : Etudes sur Mendelssohn, de Barbedette, Bellaigue, Stœcklin.

de lui le centre autour duquel se mouvait toute la vie musicale de Leipzig ; ils firent en outre de cette ville le premier foyer de l'activité musicale de l'Allemagne, peut-être même de toute l'Europe. Attiré à la cour de Prusse par le roi Frédéric-Guillaume IV, il hésita longuement, passa quelque temps à Berlin, mais finit par rester à Leipzig. C'est là qu'il mourut en 1847, brisé par le travail et aussi par la mort de sa chère sœur Fanny.

La famille des Mendelssohn était de race juive, mais Abraham, le père de notre artiste, avait fait baptiser ses enfants dans la religion luthérienne et plus tard il se convertit lui-même, séduit moins par le côté divin du christianisme que par sa haute portée morale. Il arrêta sa vie sur un idéal unique, le culte du devoir qu'il inculquera à ses enfants. Intelligent et riche, il pressent immédiatement la haute destinée que la Providence réserve à son fils Félix et il ne néglige rien pour lui assurer l'éducation et l'instruction la plus choisie.

Si la musique occupe le premier rang, elle est loin de tout absorber. Un excellent maître est chargé de l'enseignement du dessin que Félix cultivera toute sa vie avec autant de goût que de plaisir. Plusieurs de ses aquarelles, surtout celles de paysages suisses ne sont pas indignes d'un professionnel. De plus, les enfants ont à la maison, comme précepteur, un distingué philologue qui dirige leurs études. Il y a entre frères et sœurs une émulation charmante et bientôt ils lisent Platon à livre ouvert. Félix s'occupera toujours de belles-lettres et, en 1825, il publiera une traduction en vers de *l'Andrienne*, de Térence, dont Goethe écrivit un éloge senti, et plus tard il s'essayera à des adaptations de Dante, de Boccace et de Byron. Quant à sa correspondance qui comprend des volumes, elle révèle un écrivain primesautier, un esprit souple et riche, éminemment original.

Mais Abraham Mendelssohn connaît le vieil adage : « Mens sana in corpore sano », et il vise à un harmonieux épanouissement de tout l'individu, dans son corps comme dans son âme et dans son intelligence. Danseur élégant, hardi cavalier, gymnaste émérite et nageur intrépide, Félix composait volontiers pour ses amis et pour lui-même, des chansons de « pleine-eau » qu'il s'agissait de chanter en nageant. Mais la grande sollicitude

d'Abraham est pour le développement moral de ses enfants. Il a maintenu dans sa famille le despotisme juif, la vieille discipline patriarcale ; il entend être le maître absolu, mais un maître aussi affectueux et bon que sévère, et dont l'autorité durera jusqu'à sa mort. On comprend l'amour de Félix pour un tel père et aussi sa douleur lorsqu'il perdit celui qui fut pour lui un ami et un guide sûr dans l'art et dans la vie.

Favorisé par la fortune autant que par les dons de l'esprit, Mendelssohn aurait pu devenir un dilettante. Mais son éducation forte et saine le préserva de ce défaut. Il rit avec Goethe, son vieil ami, de la fausse sentimentalité de ses compatriotes. Toutefois il est mélancolique à ses heures, et ce caractère percera çà et là dans ses œuvres. Mais l'humoriste voisine chez lui avec le rêveur. Personne n'est plus exempt de prétention, plus modeste, plus boute-en-train, plus gai, rieur et badin. Durant une soirée musicale, Clara Schumann ne le surprit-elle pas au foyer des artistes, en train, entre deux morceaux, de jouer à saute-mouton avec Chopin ! D'un autre côté, il est excessivement sérieux, plein de volonté et avec des goûts d'ordre et de travail ; il s'intéresse à tout, il s'assimile tout.

Mendelssohn est un protestant très religieux. Il a une foi profonde. Après la mort de sa sœur Fanny pour qui il avait une affection et une confiance sans bornes, c'est en Dieu qu'il cherche un refuge : « Dieu lui-même a ouvert la plaie, il daignera la fermer. Il n'y a rien à dire, rien à faire qu'à prier Dieu qu'il nous donne un cœur pur. » C'est surtout par sa conception du devoir qu'il est luthérien : « Chacun dans ce monde doit être honnête et utile. Il n'y a de vrai que faire son devoir. Il faut être laborieux, ne haïr personne et laisser l'avenir à Dieu. » Son sentiment religieux éclate jusque dans son amour de la nature ; il aime la nature brutale, sauvage ; il préfère la Suisse fraîche et vivante à l'Italie rêveuse et poétique. « Qui ne connaît pas le bon Dieu, le verra très clairement ici dans les Alpes. » Si l'on ajoute à ces qualités celles qui font le bon fils et le bon frère, un mari excellent et un père consciencieux, on aura de Mendelssohn un portrait qui, dans l'histoire de la musique, fait de cet artiste une des figures les plus intéressantes et les plus attachantes qui soient.

Après avoir esquissé la vie de Mendelssohn et en avoir fait ressortir les traits les plus marquants, il nous reste à parler du musicien. Que l'on sache d'abord que Mendelssohn fut, de l'avis de ses contemporains les plus autorisés, Clara Schumann, Bülow, Joachim pour n'en citer que quelques-uns, un des meilleurs pianistes de son temps, dont la technique impeccable s'alliait à une extraordinaire souplesse de toucher et une admirable ampleur de son. Il fut plus remarquable chef d'orchestre encore. Organiste de première force, il a laissé, à côté de belles sonates pour orgue, une réputation d'improvisateur merveilleux à l'orgue et au piano.

Il est impossible de donner ici une idée complète de cette œuvre si riche et si multiple. Je voudrais néanmoins essayer d'en fixer les caractères les plus saillants. Le plus apparent, peut-être, c'est le charme de la mélodie, souvent simple et suave, souvent aussi développée avec une ampleur et une grâce qui rappelle la période de Chateaubriand. Tantôt elle s'élève seule, à peine accompagnée, « à découvert », avec une noble sérénité et chante mieux que la voix humaine, tantôt une douce pénombre harmonique en augmente le charme en lui ajoutant un je ne sais quoi de velouté qui berce et fascine. Vous souvenez-vous de la première phrase du *Concerto* (exécuté au concert de M. Boller) ? n'étiez-vous pas enlevés par cette ligne mélodique, claire et pure, jeune et vigoureuse ? Rappelez-vous aussi « l'*andante* » si gracieux, si doux, dont la mélodie chantée à l'aigu laissait une sensation d'extase et de bien-être. Les deux trios et la plupart de ses œuvres sont pleins de ces phrases ondoyantes et charmeuses, et chacune pourrait être donnée comme exemple du « style » de Mendelssohn. Qui ne connaît pour piano les *Romances sans paroles*, genre créé par Mendelssohn, genre essentiellement allemand et dont plusieurs sont de réels petits chefs-d'œuvre ? Parfois une légère passion anime cette musique ; mais chez lui jamais de soubresauts, ni de violence, rien de rude ni de heurté ; toujours la mesure, la noblesse et la dignité comme dans toute la personne et la vie de l'auteur. Disons cependant tout de suite que Mendelssohn manque souvent d'originalité dans ses mélodies et qu'il se complaît parfois dans une atmosphère trop douceuse.

Mais nous trouvons dans ses œuvres un autre caractère non moins important et dans lequel il a passé maître sans tomber dans le défaut de l'exagération. Je veux parler de sa phrase alerte, ailée, qui file et qui pointe. Ici ce ne sont plus des notes qui se déploient, qui s'étalent, mais bien une véritable cascade de sons, une pluie de perles qui se précipite avec une légèreté et une grâce sans pareille. Je n'ai encore qu'à vous rappeler le *final* du concerto de violon. Quel merveilleux déploiement de richesses ! comme tout cela scintillait, pétillait avec des reflets toujours nouveaux ! (je suppose l'accompagnement d'orchestre). Un autre modèle du genre, l'ouverture du *Songe d'une nuit d'été*, et cette autre ouverture *La Grotte de Fingal*, deux purs chefs-d'œuvre. Décidément, le royaume de Mendelssohn est le gracieux, le facile, l'ailé, le clair ! Dans ses œuvres pour piano, caprices, rondos brillants, ce caractère ressort aussi pleinement ; on y sent un peu le pianiste qui ne dédaigne pas de montrer l'agilité de ses doigts et la souplesse de son poignet. Cette dernière partie de son œuvre répondait au goût de son époque et a franchement vieilli. Néanmoins, de nos jours, ces morceaux, lorsqu'ils sont bien joués, font encore leur effet.

Tantôt agile et dansante, tantôt passionnée et mélancolique, la musique de Mendelssohn peut être décorative et somptueuse aussi. Et nous arrivons à *Athalie*. Ce qu'il y a de meilleur est incontestablement l'ouverture, très vigoureuse, très énergique, très noble. Ici comme dans la *Prophétie* et dans la *Marche des prêtres*, les cuivres ont un rôle prépondérant qui marque une étape en même temps qu'un progrès dans l'histoire de l'instrumentation. Le premier chœur est d'une majestueuse ampleur et d'une réelle allure de fête. La « Marche des prêtres », un des morceaux les plus connus, rappelle la célèbre marche nuptiale du « Songe d'une nuit d'été », mais lui est en somme inférieure. Nous retrouvons dans le chœur *O promesse ! ô menace !* cette grâce exquise qui caractérise Mendelssohn, tandis que le solo *Triste reste de nos rois* reprend un aspect théâtral qui sied moins à la délicate poésie de Racine. On peut reprocher à la partition d'« *Athalie* » l'excès de la pompe et de la majesté ; c'est une musique tendue qui abuse un peu des

situations fortes ; elle ne ménage pas les repos indispensables à l'oreille, les oppositions de teintes qui sont le charme de l'art véritable. (Ici encore je suppose l'audition intégrale de l'œuvre). Elle manque souvent de cette naïveté, de cette candeur qui donne aux chœurs de Moreau leurs charme purement racinien.

Les mérites de Mendelssohn ont été rabaissés plus que de raison à la suite d'attaques évidemment exagérées, quoique basées sur l'observation critique de certaines faces de son talent : penchant pour les formes mélodieuses et sentimentales. Aujourd'hui l'on voit des gens qui peut-être n'ont jamais entendu une ligne de Mendelssohn, mais qui trouvent « de bon ton » de dédaigner ce compositeur et de dire avec un sourire lassé : « Oui, c'est joli, c'est... pour jeunes filles ! ! ! »

Et pourtant il s'en faut de très peu, d'un degré peut-être de chaleur et de force, d'élévation ou de profondeur, que Mendelssohn soit l'un des musiciens tout à fait grands. Mais il marche immédiatement à leur suite, paré de toutes les grâces et comblé de tous les dons. Doué de plus d'une remarquable compréhension des grands classiques, il a de plus le mérite et l'honneur d'avoir ressuscité l'œuvre de Bach.

Le génie et le bonheur tressèrent sur ce front une couronne immortelle qui, par une dernière faveur, n'eut pas le temps de s'y flétrir. Mendelssohn mourut à trente-huit ans et, pareille à son plus délicieux chef-d'œuvre, sa vie brillante et brève ne fut que le Songe d'une nuit d'été. ⁽¹⁾

Léon ATHANASIADES.

(1) Ses œuvres les plus belles sont : la *Symphonie italienne* et la *Symphonie écossaise*, le *Songe d'une nuit d'été*, la *Grotte de Fingal*, le *Concerto de violon*, *Paulus et Elie*, deux oratorios, et, pour piano, les *Romances sans paroles*.